

Ce soir, ce soir soudain et si soudainement,

Ce soir sans que je le sache encore,

Ce soir, tes yeux seront le soir même, et claire l'obscurité de la chambre,

Ce soir, tu m'embrasseras.

Ce soir, quand nos lèvres bouleverseront la nuit,

Ce soir tu pencheras soudain la tête, comme une chute, comme le chaos.

Puis ce sera vraiment le soir, et tes lèvres et ton corps,

Puis ce sera vraiment le soir, et le vent sur tes fenêtres.

Ce soir, soir sans matin, soir sans nuit, notre amour incongru,

Ce soir, soir inaccompli à tes lèvres et ma main jusqu'à ton cou.

Ce soir quand ma main, de ta main à ton dos, prend le parti de nos lèvres rejointes,

Ce soir quand les mots à nos souffles béants chuintent, glissant de nos langues enlacées,

Ce soir accéléré aux cœurs, et ta peau, de ma peau séparée,

Ce soir à l'artifice même de notre désir,

Ce soir et ce sera brusque et brusque désormais tu seras la nuit devenue.

Ce soir à la lumière morte, ton vacillement soudain.

Ce soir ce que je voulais voir que je caresse sans voir,
Ce soir je garde tes lignes entre mes doigts filées,
Ce soir ton cou comme une invite,
Ce soir au plus près d'aimer dans l'immensité de la nuit.

Ce soir loin de toi alors que je te touche, loin de moi à ta rencontre,
cette fièvre.

Ce soir le tourbillon et je lutte à tes courbes dans la dévoration.

Ce soir une main si près et sur toi l'air se renverse dans son
déchirement.

Ce soir je reviens à ta bouche comme à une preuve,

Ce soir comme l'idée douce de ta bouche empressée.

Ce soir sans calme et sans douleur.

Ce soir au destin empesé de chaleur.

Ce soir au souvenir que pèse le souvenir.

Ce soir cette odeur soudaine au désir soudain.

Ce soir vengeur de l'attente, violemment caressé.

Ce soir enchâssé dans le soir au soir donné.

Ce soir fidèle une fois à notre fluidité,

Ce soir notre dureté adoucie dévoile le désir,

Ce soir, jamais à jamais, ce soir.

Et si je pense à toi, je pense à un paysage. Et si je pense à toi, je ne pense pas à toi mais à tout autre chose et parfois même, à moi, sans autre lien avec toi que toi.

Et si je me rappelle cette route turque, je me rappelle que j'ai compris alors ce que peut être parfois, au début de l'automne, l'ocre dans un paysage, qui n'est aucune autre couleur, qui est cet ocre qui invente l'ocre.

Alors je pense à toi, mais c'est comme ne penser à rien. Non pas à personne mais à rien. Puis, écrire que je pense à toi, c'est me permettre de ne rien faire, de ne pas bouger, d'être dans un fantasme absolu d'immobilité.

Et si je rejoins Dante et Virgile aux enfers, je ne regarderai rien, je ne verrai personne, je ne marcherai pas, je n'avancerai pas ni ne reculerai, je penserai à toi.

Et si je retourne à Venise, je penserai à toi qui ne connais pas Venise. Et si je retourne à Tokyo, je penserai à toi qui n'aimes pas Tokyo. Et si je ne fais rien de tout cela, je penserai à toi.

Et si tu venais vers moi, je ne suis pas certain de te reconnaître. Il suffirait de peu, d'une averse sur la ville, d'un chemin perdu, d'un rire appuyé et tu passerais et je passerais, étrangers à jamais à la rencontre.

Et si tu venais vers moi, que je ne te reconnaisse pas, pris par le temps, occupé par le jour, dans l'impossible de l'amour.

Et si tu venais vers moi, que je ne te reconnaisse pas, et que je te reconnaisse soudain, et que la place et que les rues et que le ciel même continuent de ne rien reconnaître et de ne rien connaître de ce moment où je te reconnais enfin.

Et si tu venais vers moi je ferais semblant d'ignorer le désir, encore, ce désir ignoré tant de fois.

Et je n'ai plus en mémoire, de toi, que quelques images fixes, de toi, alors que je voudrais, de toi, retrouver le mouvement.

Et j'ai si peu d'images que je n'ai plus de mots et j'ai si peu de mots que je n'ai que l'amour.

Et je cesse de t'imaginer et je ressens soudain cette idée de toi, celle qui vient parfois se poser près de moi, un peu.

Et j'écris pour toi quelques phrases qui, posées là, ne te racontent rien.

Et puis le texte s'éloigne un peu de toi, s'éloigne de ton image, de ton souvenir. Et puis le texte baguenaude, loin de ton image, de ton souvenir. Il est dans la ville, il est dans le monde, il se mêle à d'autres textes, il se mêle à la littérature. Et puis le texte revient vers toi, vers ton image, ton souvenir, comme on se brûle à la lampe.

Et puis je m'endors et dans le sommeil, je ne te retrouve pas.

Et puis je m'endors et dans le sommeil je trouve les éléments épars du désir. Et dans le sommeil, je ne te retrouve pas.

Et puis je m'endors et dans le sommeil je trouve les éléments épars du voyage. Et dans ce voyage, parfois, j'entends encore ta voix.

Et puis je ne vois plus que le paysage et je n'entends plus rien.

Et dans la mort aussi seras-tu loin de moi ? Et dans la vie après la mort, seras-tu loin de moi ? Et dans la résurrection des morts, seras-tu loin de moi encore ?

Et je ne sais pas, et je ne me demande pas et je n'appelle pas le passé et je n'appelle pas.

Et je cache ces images et je les cache encore. Elles ne me font plus rien sinon qu'elles maintiennent et qu'elles décident, qu'elles observent le penché de ma tête quand il m'arrive encore comme il m'arrive encore de penser à toi comme chaque jour je dois penser à toi.

Et tu dois rire et parfois pleurer. Et tu peux ressentir la douleur et la colère de la douleur et la colère sans douleur. Ta vie vaut mieux que mon souvenir un peu fade et blotti dans mon amour.

Et ma solitude même est meilleure que le temps de mon amour esseulé.
Et ma solitude est plus douce que ma peine. Et ma solitude chante tous
les anciens airs de l'automne.

Et puis je vais faire voyager le souvenir de toi vers d'autres villes
banales dont il sera, chaque nuit, le rêve de la nuit.

Et puis enfin ce sera la nuit qui sera de Sicile, de Grèce et de Turquie, la
nuit de bord de fleuve, de bord de mer et de montagne, ta nuit de toutes
les géographies.

Et de la nuit vient la nuit, mille et une fois penchée sur ton souffle de
nuit, lancée vers toi, alanguie par le temps.

Le jour vient qui détruit la nuit. Le jour, entre deux nuits. Le jour sur nos corps affadis de sommeil. Le jour clair de ta peau.

Puis le jour a détruit la nuit, distancée, effacée. Et le jour installe les gestes de tous les jours, les gestes de ce jour, et le jour contraint nos corps aux gestes du jour, aux gestes de ce jour et nos corps oublieux s'éloignent de la nuit, et nos corps oublient les gestes de la nuit.

C'est le jour désormais et c'est un jour sans ombre où chacun de tes gestes porte ma solitude, cet esseulement désormais que la nuit ne réparera pas.

Il fait alors grand jour sur ton corps éloigné et dans un geste bref, au creux du temps, furtivement, dans un peu de lumière, je me souviens.

Ton bras prend la forme de mes épaules, ta main prend la forme de ma joue et tes yeux se souviennent de mes lèvres et mes yeux se souviennent de tes lèvres, et nos langues abasourdies dans la lutte.

Mais le jour te reprend.

Je me penche sur ton absence, je me courbe, je m'incline. Je suscite le souvenir de ta peau. je murmure à tes lèvres. Je m'attache à mon émoi.

Au flux du souvenir, j'instille le manque. Au flux du souvenir de toi, je m'assaille du manque et de mon désir. Au flux du souvenir, j'imagine. Je n'imagine pas.

J'ai pourtant vu ce corps, que je n'imagine pas, et je l'ai vu de loin pour te regarder.

J'ai pourtant vu ce corps sans image et je l'ai regardé sans pouvoir t'imaginer.

J'ai pourtant vu ton corps et je ne garde que la sensation douce de la douceur, la sensation abrupte de tes lèvres et ton corps tout entier morcelé de caresses.

Au flux du souvenir, je caresse ta peau, au souvenir laissée, au souvenir marquée.

Au flux du souvenir, je retrouve ta peau et la tension de ton corps, une nuit, cette nuit.

Je retrouve ta peau, au flux du souvenir dérobée, à son reflux, ramenée, et de ta peau à ma caresse, de ma caresse à ta peau, se déroule la boucle du fantasme, le film malhabile d'un commencement.

Et je vois ta main sur ma main et je vois ma main sur ta main et les doigts un à un doucement dénoués. Et je revois ta main sur ma main, et je revois les doigts, dénoués et fébriles sur toi, sur moi, éprouvant notre sensibilité violente.

Ma main serrée sur ta main et la tienne, écho de ma main. Et ma main, mesure de ton cou quand ta main dessine mes lèvres.

Je ferme les yeux et mes yeux fermés retiennent tes caresses. J'ouvre les yeux sur tes yeux fermés, mes yeux désolés de douceur à tes yeux fermés, silencieux.

Puis j'oublie. J'oublie ta main. j'oublie tes yeux. J'oublie la nuit et le bruit de la nuit. J'oublie l'obscurité et j'oublie mon amour et de cet oubli, je ne me réveille pas.

Vient alors le chaos de la nuit et le sommeil obscur qui ne se souvient pas.

Et vient alors le chaos du sommeil et les rêves qui divaguent vers l'ailleurs sans amour, sans réveil.

Mais c'est une autre nuit, plus tard et tardive dans l'obscurité et dans la solitude sombre, dans le voyage absent de ton absence sourde.

La nuit, ce début d'absence, le jour, l'absence et l'idée de la mort comme seule présence finie, comme seule présence pleine, et la douceur dans l'égrènement des jours.

La nuit, cette présence infinie et l'espace et le temps à la nuit quand le grain de ta peau, à ma peau se rappelle et rappelle la nuit.

Et la danse obscure danse, crise d'amour à la caresse transparente. Et la danse nocturne danse, force l'amour au temps rivé.

Au souvenir de ton image, au souvenir du mouvement et de ta peau, au souvenir pour répéter, pour revenir et pour reprendre, au souvenir défait du désir.

J'entends ton souffle à la solitude du plaisir. Je te perds avec précision et te laisse à l'exil du plaisir, tout à ma désolation.

Nous sommes éloignés. Nous sommes loin. Nous sommes dans le lointain. Ta peau est sans souvenir et tes lèvres sans mémoire. Plus loin encore, un chant.

Je te regarde à la lumière et le jour est cet éloignement. Je regarde la lumière et le jour, et cet autre jour encore, affaibli, à distance.

Tu caches ta peau, dissimulée perdue. Tu me caches ta peau et le grain de ta peau, la forme de ton cou. Tu me caches ton corps où couve mon désir.

Tu détournes ton visage, tu détournes ton corps. Tu épuises ton image avant de disparaître dans l'impatience, dans la vie.

Tu t'éloignes et je ne sais plus ce que le silence dépouille.

C'est un texte que je continue et c'est un texte que je n'ai jamais commencé.

À la source du texte, à son commencement, au point même de sa justification, de ce qui le justifie, de ce qui le provoque et de ce qui le crée, il y a qu'il s'est passé quelque chose.

Il était une fois ton souvenir dans une ville rendue au calme, ton souvenir que je n'attendais pas. Je ne pensais pas à toi, je n'aurais pas pu vouloir penser à toi. Et ton souvenir est venu.

Il est donc arrivé quelque chose.

Alors, dans le parc de cette ville du Sud où rien n'indique les marques des tempêtes passées, où rien ne protège des tempêtes à venir, je pense à toi, je pense à toi comme séisme, je pense à toi avec joie et avec douleur, et avec joie encore, dans ce va-et-vient de la mémoire triste. Je pense à la certitude de ton existence et à la certitude de ta perte.

C'était il y a vingt années, la soudaineté, la brutalité même de mon amour et depuis, la stupeur et pour décrire la stupeur, il n'y aurait rien que la métaphore et la métaphore qui vient, c'est la métaphore de la catastrophe. Car les récits de catastrophes insistent sur la banalité des instants qui les ont précédées.

C'était ainsi ce jour-là.

C'était bien ainsi, un début de printemps, une vacance du cœur, une solitude légère, une disponibilité oisive à la rencontre.

Et soudain, tu étais là.

Et dans le temps discontinu du souvenir, tout de suite après, au même instant, tu n'étais plus là et l'hiver avait pris la place du printemps, de ce printemps léger, disponible au possible.

Car le souvenir ne connaît pas la durée.

Car le souvenir ne connaît pas la transition.

Car le souvenir ne connaît que l'émotion.

Ce qu'il faudrait raconter, ce récit de la rencontre, cela se place parmi tous les récits possibles, des plus vastes aux plus ténus, des plus gigantesques aux plus banals. Ce récit plus vaste que le récit des planètes est donc plus vaste que le récit de ta rencontre. Mais ce récit, pour autant, n'est pas plus important. Car il n'y a pas de récit plus important qu'un autre récit.

Mais si tous les récits se valent et si chaque récit évolue dans la multitude des récits possibles, pourquoi écrire ce texte, ce récit, ce texte précisément, ce récit précisément et non pas un texte qui serait approximativement celui-ci, approximativement celui-là, un récit qui serait à peu près le même récit ou qui serait un tout autre récit ?

Il y a que je veux écrire le récit de ta rencontre et qu'il ne doit y avoir qu'un seul texte qui puisse correspondre à cela.

Alors, pour écrire ce récit-là, le seul récit qui puisse, par moi, être écrit, je dois m'éloigner de la scène, je dois m'éloigner de l'image de la scène que je parviens pourtant à peine à former, ta rencontre, la rencontre avec toi, sans cesse jouée et rejouée et pourtant jamais décrite et pourtant jamais écrite. Je dois "prendre du champ". Mais jusqu'où dois-je prolonger cet éloignement ?

Je peux aller jusqu'à Saturne et si c'est trop loin m'arrêter en chemin, ailleurs, regarder un clair de terre et le regarder froidement, sans mettre dans ce moment du regard de la terre vue de loin, vue de très loin autre chose qu'une forme, autre chose que des formes, qui bougent, qui se déplacent, qui font tout cela dans l'ordre apparent de l'univers, sans sentiment, sans souvenir, sans mémoire de l'avoir jamais fait. Après avoir contemplé sans souvenir aucun le clair de terre, revenir au récit, revenir vers toi, réessayer, reprendre et repartir vers Saturne si, encore, le sentiment résiste, le sentiment parasite.

Comment me souvenir de toi ?

Je suis condamné à l'écriture de cette expérience du souvenir de toi, qui est toujours la même expérience, qui est toujours cette expérience qui expérimente le même mouvement, en esprit et en corps et qui pourtant ne donne aucune expérience, aucun savoir faire reproductible à qui fait cette expérience, à moi qui fais cette expérience, à moi dans l'expérience du souvenir de toi, l'expérience de l'écriture du souvenir de toi.

Je devrais donc m'éloigner un peu de toi pour trouver un souvenir adjacent qui me permette de revenir vers toi, un souvenir proche qui me serve de point d'appui, de soutien, de référence. Je devrais donc m'éloigner un peu de toi pour mieux me rappeler, de toi, ce que toi même tu ne connaissais pas, ce que tu connaissais mal, ton parfum sur ta nuque, et ce creux de l'épaule, reposoir inattentif à ma tendresse.

Écrire le récit de cet amour est un projet insensé qui se heurte à la nature même de la vie. Je ne peux pas faire appel à ma mémoire. Elle ne me donne rien, ou si peu : l'arrête d'un visage, même pas un sourire. Je ne peux donc faire appel qu'aux mots et laisser venir les mots, sans me

soucier de ce qu'ils pourraient dire et vouloir dire. En écrivant, en tentant d'écrire un amour qui n'existe que pour moi, j'écris un amour qui n'a jamais existé. Il a existé pour moi, peut-être, mais qui étais-je alors ? Qui étais-je dont je puisse me souvenir ?

Je change de scène. C'est un autre moment, dans un autre lieu, dans une autre lumière. Je ne peux pas te regarder. Je ne peux pas voir tes yeux. Je ne me risque d'ailleurs déjà plus à regarder tes yeux et je m'épargne ainsi ce douloureux et lent travail de me rappeler tes yeux.

Je ne peux pas voir tes yeux.

Il y a de la musique. Nous voyageons et le voyage, qui déplace le paysage, offre à ma mémoire amoureuse un support plus sensible que la scène blanche éblouissante de la rencontre, la scène de l'aveuglement, la scène terrible de mon amour.

Je change de scène.

Nous sommes ensemble dans une voiture. Je conduis. Je regarde ce que la conduite de la voiture me laisse de paysage. Je complète le paysage qui manque par la musique. Je crois que j'entrevois alors, alors seulement, ce que peut être l'amour, qui serait la joie, qui serait l'envers du manque, qui serait l'antidote du temps. Je l'entrevois soudainement, cet amour attendu, cet amour de toute la littérature.

Et tu es là. Nous regardons le même paysage. Tu écoutes sans doute la même musique. Je pourrais te toucher.

Puis le temps repart.

Je ne me souviens pas de toi. J'avoue que je ne me souviens pas de toi. Je peux donner ton nom et c'est un nom sur une tombe. Je peux donner des circonstances, des faits encore imprécis, je peux rapporter, je peux situer des dates des années et des saisons mais je ne me souviens pas de toi. Je ne pourrais pas décrire ton visage. Je l'ai remplacé par une image. Je ne pourrais pas décrire ton corps, il a été recouvert par d'autres corps. Et je n'ai rien su de ton désir.

Pour me souvenir de toi, je devrais aussi pouvoir me souvenir de moi. Je ne me souviens pas davantage de moi que je ne me souviens de toi. Je ne pourrais pas décrire mon visage. Je l'aperçois parfois représenté sur

des photographies qui ne me disent rien de ce visage. Et je ne savais rien de mon désir à l'absence de ton désir apposé.

Je ne peux ainsi me souvenir de nous.

Je reviens vers le paysage. Je dois pouvoir me souvenir mieux du paysage. Il est plus disponible à l'imagination. Mais je ne vois que des ombres vertes sur d'autres ombres vertes. Mais je ne vois que des pierres calcaires sur d'autres pierres calcaires et je ne vois ces pierres que pour le gris des pierres.

Et puis tout bascule dans le paysage, dans ce grand basculement de la mémoire, dans ce grand basculement du désir du souvenir. Je sais où nous allions. Je sais notre point de départ. Je connais le scénario du voyage. Mais il y a cet instant, et tout achoppe à cet instant, le scénario, la scène, le souvenir et la mémoire, le paysage et la description du paysage, et toi, et la douceur.

Il y avait des jours sans toi. Il y avait tant de jours sans toi que la mémoire, que ma mémoire pourrait aller vers ces jours sans toi, vers ces jours où ton absence était douce, ces jours où le temps s'occupait sans toi dans des paysages doux, des conversations anodines où ton existence même ne pouvait affleurer. Il y avait tous ces jours sans toi dont il ne reste rien.

Et de ce jour avec toi, de ce jour entier avec toi, simple jour parmi tous les jours sans toi, simple jour parmi tous les jours, je devrais faire l'assomption de l'écriture, de cette écriture pour toi. Et je n'écris pas. Dans cette scène, je conduis la voiture. Je pourrais tourner la tête vers toi. Je pourrais déplacer ma main sur ta main. Je pourrais dire quelque chose. Je conduis. Je ne fais rien d'autre. Je ne tourne pas la tête vers toi. Je ne déplace pas ma main sur ta main.

Le souvenir ralentit et se fait immobile. Il s'approche alors de l'idée d'une image par sa fixité, par sa matité, il s'approche alors d'une image argentique, peu contrastée mais nette, il s'approche de la photographie et je ne vois pas cette image dans sa fixité, je la range, je l'évite. Puis le mouvement reprend.

Puis c'est le poème qui s'arrête. C'était ailleurs, c'était adouci et doux.
Ton corps.

Des plis du temps naît l'image. Des plis du temps naît ton image, motion
de l'amour, évidemment dans le creux, creux dans le fantasme, vide du
plein de toi.

Et du temps replié naît le poème. Et dans les replis du temps replié, la
surruration acide de l'amour.

Et je pourrais t'entendre, et si je me penchais, et si je me penchais un
peu vers ton souvenir, si je me penchais un peu vers le cœur de ton
souvenir, si je me penchais vers le cœur du souvenir de toi, si je me
penchais là, parfaitement là, j'entendrais le battement du cœur du
souvenir, ce battement là, parfaitement là.

Et je guetterais, je guetterais ce battement, je guetterais le silence entre
les coups, je m'attacherais au silence, je m'attacherais à ce silence, je
m'y attacherais.

Dans un souffle nous ferions silence, dans un souffle seulement. Dans un
souffle cette peau sur ta peau. Dans un souffle seulement, ce
mouvement, à peine.

Et ce serait passé. Ce serait fini, ce mouvement, à peine, ta caresse à ma
caresse. Et ce serait fini, ton souffle, à peine, à mon souffle, doucement.

Et ce serait passé. Ce serait fini, la tempête de ton souffle, la violence de
ma caresse. Et ce serait fini, mon souffle à ton souffle perdu, à la
douceur brusque de l'amour.

C'est un autre paysage. C'est un autre moment.

L'hiver s'estompe, engourdi, l'hiver de cette route, et sa lumière blanche, sa lumière toute bleue poursuit notre voyage, l'éclaire de froideur et retient ma main, un instant, sur ta joue.

Puis nous aurions trouvé une chambre pour la nuit, dans le tremblement du soir, dans le tremblement de la nuit, dans la crainte de la nuit noire. Nous aurions découvert cette chambre frissonnants, accablés de la gravité de l'instant. Puis j'aurais repris ma caresse. Puis tu aurais repris ta caresse, doucement, nos yeux alarmés.

Pendant la nuit, toute la nuit, le sommeil fragmenté de mon désir aurait écouté ton souffle, devinant trop près de moi, devinant trop loin de moi la puissance irradiante de ton corps. J'aurais pris ta main, doucement et sans espoir.

Le matin, angoisse pure, peinant à éclairer nos corps défaits. Le matin, nos corps éloignés, striés de lumière. Ce matin nos corps apeurés d'amour.

Mais il n'y a pas eu de caresse. Il n'y a pas eu de nuit. Il n'y a pas eu de matin. Il y avait le jaune des genêts tout au long de la route. Il y avait le jaune des genêts en cortège tout au long du chemin. Il y avait le temps qui s'était fait léger, qui s'était adouci, qui s'adoucissait au jaune des genêts. Il y avait le temps qui venait à notre rencontre.

Plus loin que les genêts, plus loin, là bas, en pointillés, la mer adoucie de brume.

Plus loin que les genêts, là bas, l'abrupt du chemin, la pente.

Pendant que tu regardes, pendant que tu rêves, je fais des souvenirs. Pendant que tu regardes, je construis cet amour. Pendant que tu regardes, je bâtis un décor.

Je regardais le paysage, insouciant de mon drame et tu regardais le paysage. Là bas, les champs alignés, là-bas, le canal d'eau fraîche.

Le vent venait proposer de l'insouciance. Le vent venait un peu, de temps en temps, au plus près de ton visage.

Au bout du chemin, nous pourrions jouer dans le fouillis des herbes de la citadelle, nous appeler, crier et rire de nous retrouver. Au bout du chemin, nous pourrions nous rejoindre dans le fouillis des herbes de la citadelle et nous serrer soudain dans nos rires emmêlés.

Au bout du chemin, nous avons traversé le fouillis des herbes, sans nous appeler, sans crier ni rire. Au bout du chemin, les murs de la citadelle dressés contre le ciel, écroulés, assoupis.

Je me souviens de toi sur un mur de la citadelle, et je suis le gardien de ce souvenir du lendemain, et j'ajoute un orage pour faire bonne figure au souvenir d'hier.

Au bout du chemin, je me souviens de toi.

Je me souviens de toi. J'oublie le grondement du monde. J'oublie ce cœur qui bat, la palpitation de ton ombre. J'oublie le poème, tout à la poésie du monde.

Je regarde la scène insouciant de la scène jouée, sans mémoire déjà du souvenir emporté. Je regarde la scène indifférente à ma mémoire, indifférente à mon rêve, indifférente à mon amour, au souvenir déçu de mon amour. Je regarde la scène, qui demeure quand je vais.

Je devrais rester là, confondu pour toujours au récit de mon amour, confondu, silencieux, sans mémoire, et pourtant lié à la mémoire du monde, intimement mêlé à la mémoire du monde.

Les genêts perdent leur couleur dans le soir de brume.

Les genêts sont sans couleur dans la nuit.

Au réveil, sans souvenirs, je regarde la nuit.